

Le libertaire

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr. Un an . . . 15 fr.
Six mois . . 5 fr. Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à CONTENT

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Chèque postal : Content 458-22 Paris

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

AMNISTIE ! AMNISTIE !

UNION ANARCHISTE

Arrachons-les à la Mort !

L'amnistie accordée par les Chambres, en juillet dernier, n'a pas été appliquée par le gouvernement républicain, par suite de l'ignoble pression de Daudet et de toute la réaction.

Pourtant l'amnistie refusée aux victimes de la guerre du «Droit» vient d'être accordée à 5.000 mercantis.

Contre cette criminelle attitude

L'Union Anarchiste en appelle aux ouvriers de la région parisienne, ainsi qu'aux hommes de cœur de tous les partis, pour participer avec elle à la

Grande Démonstration

qui se déroulera dans les rues de Paris

DIMANCHE PROCHAIN 29 OCTOBRE

Les manifestants se rassembleront de 14 h. 30 à 15 h. 30, entre la rue de Belleville et la place du Combat, sur le terre-plein du boulevard de la Villette, pour se rendre ensuite place de la Nation, lieu de la dislocation du cortège.

MALGRÉ L'ARBITRAIRE

Si le gouvernement interdisait notre manifestation pour l'amnistie, alors qu'il autorise celles des groupes réactionnaires en faveur de l'anniversaire de Jeanne d'Arc, ou autres mascarades religieuses et patriotiques, nous ne nous inclinons pas devant l'ukase.

Notre Manifestation aura lieu quand même

et les manifestants, en ce cas, se porteront à 17 h. 30, entre les Portes Saint-Denis et Saint-Martin (angles des boulevards Sébastopol et de Strasbourg) pour ensuite crier leur désir d'amnistie sur les grands boulevards.

Nota. — L'Union Anarchiste éditera un numéro spécial du LIBERTAIRE pour donner tous les derniers détails de cette grande démonstration. Le réclamer samedi et dimanche dans les kiosques.

Ainsi l'Union Anarchiste convie les travailleurs et tous les hommes de cœur libre à une grande manifestation qui se déroulera pacifiquement en défilé, du Combat à la Nation, si le gouvernement le permet.

Mais si les pouvoirs publics interdisent cette démonstration, nous ne ferons entendre que plus énergiquement notre cri pour l'Amnistie en nous rendant tous en masse sur les grands boulevards, entre la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin.

Au gouvernement de choisir !

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Une interpellation extra-parlementaire sur l'Amnistie

Quelques camarades prirent, vendredi dernier, l'initiative d'une manifestation originale et intéressante. Du haut des tribunes de la Chambre des députés, ils crièrent « Vive l'amnistie ! Libérez Cottin, Marty, Jeanne Morand, Gaston Rolland ! », tout en montrant les députés, abasourdis, d'un trait dont voici le texte :

Messieurs les Députés et Sénateurs

Malgré un vote de vos Chambres, un vœu du Conseil Municipal de Paris et de nombreuses adresses des Conseils Généraux en faveur d'une amnistie très large, la plupart des malheureux qui étaient emprisonnés hier le sont encore aujourd'hui.

Audré MARTY, en faveur duquel vous avez indiqué formellement vos intentions, attend toujours, en cellule, que vos ordres soient exécutés.

Raoul COTTIN, qui blessa légèrement Clemenceau, est en prison depuis bientôt quatre années, alors que Villain, le meurtrier de laurès, bénéficie d'un acquittement.

se voit refuser le bénéfice du régime politique ».

Qu'allez-vous faire ?

Le Gouvernement torture des milliers de prisonniers et se moque de vos décisions. M. Barthou, avant d'échanger son poste de ministre de la Justice pour celui, plus lucratif sans doute, de président de la Commission des Réparations, avait, paraît-il, soumis à la signature du Président de la République la grâce de plusieurs milliers de mercantis.

Les mercantis mis en liberté et les victimes de la guerre maintenues en prison, ne pensez-vous pas, Messieurs les Députés et Sénateurs, que c'est un comble, et que ce scandale doit cesser ?

Les gouvernements de ce pays ne peuvent continuer ainsi à bouleverser la raison, se moquer de la logique, indigner le cœur en retardant encore l'Amnistie si instantanément réclamée.

Le Peuple en a assez et, le dimanche 29 octobre, les ouvriers parisiens, à l'appel de l'Union Anarchiste, feront entendre leur voix généreuse en faveur des épris humains, tels des fauves, dans les fers.

Vous l'écoutez, cette voix des Proletaires, Messieurs les Députés et Sénateurs ; et, si vous avez été sincères dans les manifestations dont il est parlé ci-dessus, vous en fournirez la preuve par le vote immédiat d'une Amnistie Générale, qui — dans une minime mesure, hélas ! — réparera les exactions du Pouvoir.

Vive l'Amnistie !

Devant la réaction qui s'acharne nous ne désarmerons pas

Quatre ans déjà ?

Oui, quatre ans se sont écoulés depuis que l'Amnistie a mis fin aux jours d'horreur et de honte.

C'est le 11 novembre 1918 : on se serre les mains, on se jette dans les bras des uns et des autres et on s'étreint ; de douces et saintes larmes sillonnent les joues ; les cœurs s'emplissent d'un apaisement joyeux. Si enivrante et universelle est l'allégresse, qu'on en oublie de maudire les bandits qui ont voulu, organisé et déchaîné l'ouragan de massacre.

Les pères et les mères, les enfants, les frères, les sœurs, les épouses, les amantes, les amis vont revoir les fils, les pères, les frères, les époux, les amants, les amis que le cataclysme a épargnés.

Ils vont revenir aussi ceux qui paient de la prison ou de l'exil leur résistance au crime, leur discipline, leur multi-nerie, leur désertion ou leur insoumission.

Ce n'est pas seulement une espérance ; c'est une certitude.

Six mois, douze mois, deux années se passent dans une attente douloureuse ; et les bagues, les prisons civiles et militaires ne rendent pas leurs victimes, les proscrits ne reviennent pas au foyer.

Et pourtant, c'est une règle consacrée par l'Histoire que toute guerre soit suivie d'une amnistie pleine et entière ! Dans les autres pays, cette règle est observée. Qu'attend-on pour l'appliquer chez nous ?

Alors, le peuple se décide ; il demande, il exige que ses enfants lui soient rendus. Des comités se fondent, des groupements s'agitent, des partis interviennent, des interpellations inquiètent le Parlement et des meetings passionnés le public.

Amnistie ! Amnistie ! A Paris et en province, ce cri sort de milliers et de milliers de poitrines ; il s'affirme par des milliers et des milliers de suffrages. Il se précise, enfle, éclate, retentit si sonore et si puissant que les représentants

du Peuple : sénateurs et députés, se résignent à le répéter.

On croit que, obéissant à la décision formelle des deux Assemblées, le gouvernement va se résoudre à libérer Marty, Cottin, Gaston Rolland, Jeanne Morand, Jean Goldsky et toutes ces victimes de la guerre qui, par dizaines de milliers, attendent, dans l'angoisse, l'heure de la délivrance.

Vain espoir : le gouvernement reste sourd aux prières des uns, aux injonctions des autres, aux réclamations de tous. Il n'écoute que les requêtes ayant pour objet d'arracher les mercantis aux condamnations qui les ont frappés ou les menacent.

Il amnistie ceux-ci, tous ceux-ci, rien que ceux-ci et les enfants du peuple, ceux qui loin d'être les profiteurs de la guerre en sont les martyrs, continuent à gravir leur calvaire.

Notre patience est à bout. Le scandale d'un Régime qui a tant à se faire pardonner et qui se refuse à toute mesure d'humanité, de réparation et de justice, ce scandale n'a que trop duré.

Nous sommes résolus à tout faire pour y mettre un terme. Nous ne désarmerons que lorsqu'il aura cessé.

Et nous adjurons tous les militants, tous les travailleurs de joindre de tout cœur leurs efforts aux nôtres.

Sébastien FAURE.

Notre édition spéciale

Vendredi soir le LIBERTAIRE paraîtra en édition spéciale et contiendra tous les détails de Dernière Heure sur la Grande Manifestation pour l'Amnistie. Il sera mis en vente dans les kiosques le samedi matin. Les camarades sont priés de passer vendredi soir, à six heures, aux bureaux du journal, 69, boulevard de Belleville, afin d'assurer la diffusion rapide de ce numéro spécial.

LA JUSTICE BOURGEOISE



— Qu'est-ce que t'attends pour te redresser un peu ?..

POUR ANDRÉ MARTY

Camarade, mon grand camarade, vous m'habitez depuis que vous existez dans votre douleur. Vous composez mes tâches et mes joies, et mes flâneries obsédées. Quand je songe à l'art, à la justice qui pourrait être, au travail exaltant, je me sens marqué par votre nom en fer rougi qui fait de moi un esclave, un forçat. Car il n'est pas possible d'être un homme libre quand un homme est engeôlé dans l'injustice des hommes ; il n'est pas possible d'être un artiste voué à l'harmonie quand un corps fraternel est au martyre, et crie sans émoi autour de lui.

Vous m'habitez, et j'ose dire que vous me purifiez, car je me choisis pour être une offrande qui vaille. Et vous me désespérez. Mes petits courages quotidiens se meurtrissent aux murs de votre prison, et je suis un misérable parmi mes concitoyens misérables.

Un misérable, mais oui, puisque je continue de vivre quand vous êtes arrêté en vous, quand vous êtes immobile. A quoi bon me plaindre tout haut puisque je ne meurs pas de vous dans ma plainte, puisque je vous survie ! Camarade, l'humanité n'est pas encore digne de vous — et de quelques autres qui y sont les hommes véritables.

Pardonnez-nous.

Nous saurons bientôt, quand vous serez libéré, des choses qui furent, en vous, plus tragiques que votre décision de révolte ; je songe à vos pensées méditées au long des jours et des nuits et qui vous ont mené là où vous êtes : au faite de vous-même et des autres... Quelle ascension d'âme au sommet de quel calvaire !

Contrairement l'homme dévoué à la discipline impitoyable de l'armée, à la Régie, à l'obéissance passive dont Alfred de Vigny a vanté la grandeur, comment l'homme que vous êtes ? Comment le soumis volontaire devint-il le mécontent ? Vous le direz, n'est-ce pas, pour nous édifier. Je l'ai écrit souvent : on n'est pas un révolutionnaire, on le devient ! Par quelles tranges, par quelles conquêtes sur soi, par quel amour ? Vous le direz.

Je vous comprends. Je vous assiste dans vos méditations désolées. Les livres de l'étudiant vous ont appris à être juste et bon, et les institutions sociales ont faufoué votre science et votre foi. Vous avez vu le Geste trahir l'Esprit, l'action trahir le rêve et les hommes parodier l'homme. Vous avez su, un jour, que ce qu'ils appellent : l'Ordre Social, n'est que désordre et esclavage organisé, et que l'ordre traditionnel, vrai, et sacré était en vous... Et vous avez agi selon votre certitude.

Ah ! vos nuits — et la nuit qui précède votre action... Que faisons-nous, ces nuits-là, mon camarade ? Vous étiez en mal de nous, et nous dormions, nous dansions, nous aimions de tous nos vices ! Votre malheur enfantait de vous et vous naissiez à l'humanité. Un homme venait parmi des bonshommes.

Vous nous avez rachetés. Vous, et tous vos camarades, disciples de l'honneur, cette « conscience exaltée ».

Soyons, un instant, logiques avec nos adversaires. Ils se devaient de vous condamner. Vous vous attendiez, dis-je, à leur ordre. Je sais bien que la France n'était pas en guerre avec cette Russie que l'on vous commandait de bombarder ; mais il y a deux choses : la Justice et la Raison d'Etat. Ou trions-nous, camarade, si, raisonnables, les soldats raisonnaient sur la Raison d'Etat ? Ils se devaient de vous condamner.

Mais, aussi, de vous grâcier... Vous condamner : pour sauver leur ordre ; mais vous grâcier pour sauver leur honneur d'hommes. Ils n'en sont pas encore là — où vous êtes admirable.

Ils croient que vous êtes en cellule, et vous êtes en nous où sont nos maîtres grecs et nos martyrs modernes. Vous êtes au Temple intérieur, au temple sans idole où nous vous vénérons.

Dites ? Avez-vous froid ? Je pense au vêtement infamant qui ne réchauffe pas ; au corps sans chaleur qui ne peut pas dormir ; je pense à vous... à vous...

Et j'incline devant vous mon fils qui a sept ans...

HENRY-MARX.

POUR GASTON ROLLAND

Pendant que je faisais campagne pour la libération d'Armand, on m'envoya, de deux côtés différents, un document dont la lecture me frappa. C'était un mémoire signé d'un nom inconnu pour moi : Gaston Rolland. A la vingtième ligne, je me disais : « Quel brave homme ! » après la première page : « Quel homme brave ! » et, malgré la simplicité modeste du récit un peu naïf et un peu gauche, je sentais vers la fin de ma lecture que se révélait à moi un des plus beaux, des plus nobles et des plus généreux exemplaires de notre multiple et inégale humanité. Puisque cet homme souffrait, puni pour son courage, pour sa générosité, pour sa beauté morale, je me promis, sitôt Armand libéré, de commencer une campagne en faveur de Gaston Rolland et de la continuer jusqu'à ce qu'il fût libre lui aussi.

Cette campagne, je l'ai commencée dans le *Journal du Peuple*, le dimanche 7 mai 1922. Je suis honteux, un peu pour moi, beaucoup pour quelques autres, qu'elle n'ait pas encore abouti.

Le *Libertaire*, à plusieurs reprises, avant moi, avait dit l'essentiel de l'affaire. Le Comité de Défense Sociale a consacré à ce même exposé une grande partie de sa brochure *Amnistie pour tous*. J'ai expliqué le cas au *Club du Faubourg*. Dans tous les meetings en faveur de l'amnistie, on le cite comme un des plus émouvants et à la fois des plus instructifs. Cependant ce numéro spécial serait trop incomplet si Gaston Rolland n'y occupait une place.

Gaston Rolland est un enfant du peuple. De bonne heure, il dut quitter l'école et gagner sa vie. Admirable volonté, il continua à s'instruire chaque soir, sa journée faite. Il ne devint pas seulement un ouvrier d'élite, mais un rare artiste. Il est, au dire des connaisseurs, l'homme de France qui connaît le mieux les métaux précieux. Son four pour la cuisson de l'acier était célèbre dans la bijouterie. L'outillage allemand pour la frappe de la bague massive en une seule pièce est supérieur à l'outillage français. Par des recherches obstinées et d'après travaux, Gaston Rolland avait réussi, lui, à faire mieux que les meilleurs Allemands. Et il créait ses modèles. Imaginés, dessinés, gravés et frappés par lui, plusieurs de ses bijoux n'ont pas encore, après cinq ans et plus, épuisé leur succès.

Ce n'est pas seulement par sa puissance intellectuelle, sa volonté invincible et l'adresse de sa main qu'il fait honneur au peuple dont, je ne dirai pas, suivant une banale formule, qu'il est sorti. Il en est resté et il en restera toujours.

On devine que cet artiste précieux et ce rare ouvrier gagnait quelque argent. Ses plus mauvaises journées lui rapportaient une centaine de francs. Et cependant, il était toujours sans le sou. Quel était son vice ?

Pas la gourmandise : il vivait de macaroni et de quelques légumes et ne buvait que de l'eau.

Pas le luxe des vêtements : quand il fut arrêté, il marchait dans des souliers percés.

Son vice était une admirable vertu : la générosité. Tout son argent passait à soulager des camarades dans le besoin.

Quand la guerre arriva, cet homme secourable ne voulut point tuer.

Il fut tenté, sans doute, de prendre l'attitude fière et simple du *conscientious objector*. Sa générosité l'en empêcha. Plus que jamais, dans cette crise effroyable, des camarades auraient besoin de lui. Il ne se crut pas le droit de les abandonner même dans la beauté droite du martyre. Il se fit un faux état-civil espagnol et, caché dans un coin de Marseille, il travailla pour tous ceux qui, semblables à lui, refusaient de tuer : sa maison devint peu à peu le refuge de tous les insoumis et de tous les déserteurs de la région. Quiconque avait faim allait manger chez Gaston Rolland ; quiconque se sentait traqué allait se cacher dans l'hospitalière demeure.

Un de ceux qu'il avait ainsi secourus, le déserteur Bouchard, s'étant fait arrêter à Evian, livra, par des paroles maladroites ou qui voulaient obtenir l'indulgence de ses juges, le secret de Gaston Rolland. Gaston Rolland fut arrêté et on devine qu'il ne le fut point seul.

Il fut expédié à Grenoble sous les préventions d'insoumission, de recel de déserteurs, de faux et d'usage de faux. L'officier instructeur, Dumolard, avait voué à Armand une haine implacable. Tout accusé qui, par des paroles claires, par des mots équivoques, par de simples silences même, lui permettait de présenter le publiciste individualiste comme ayant quelque part dans son délit, était assuré de l'indulgence de Dumolard. Gaston Rolland s'irrita contre les mensonges qu'on lui insinua, qu'on essayait de lui imposer. Il n'avait jamais eu aucune relation avec Armand et il soutint, en honnête homme, une vérité qu'on lui montrait dangereuse pour lui. D'où haine aussi de Dumolard contre Gaston Rolland.

Tout autre que Dumolard aurait dû choisir entre la satisfaction de l'une ou de l'autre de ses deux haines. Si Armand était, comme le prétendait l'accusation, le chef, le conseiller et le mauvais génie de Gaston Rolland et des autres camarades arrêtés à Marseille, Gaston Rolland devenait une sorte d'instrument à demi conscient, digne de toute l'indulgence du conseil de guerre. Il fallait donc que le système dont on se servait contre l'un fût complètement modifié pour frapper durement l'autre. Il fallait disjoindre les deux affaires.

Chose facile. Gaston Rolland avait l'insoumission, le recel de déserteurs, le

faux et l'usage de faux. L'instruction pouvait être rapide contre lui. Armand, qui ne voulait pas mentir, même pour la joie d'aller en prison, niait tous les crimes invraisemblables dont on l'accusait ; et il réclamait, il exigeait des enquêtes, des confrontations, une instruction sérieuse, qu'un instructeur honnête ne pouvait lui refuser. Il était naturel que l'affaire Armand fût remise pour supplément d'instruction.

Mais Dumolard sentait l'accusation contre Armand s'évanouir dès qu'il consentait à laisser pénétrer jusqu'à ce chef-d'œuvre de brume le moindre rayon de lumière. Les juges, si l'on tardait un peu, ne pourraient plus faire semblant de croire Armand coupable. Dumolard fit donc le contraire de ce que supposerait un honnête homme. Il fit renvoyer pour supplément d'instruction l'affaire claire où tout était avoué. Et il fit juger promptement, en refusant toute enquête, l'affaire, trop claire elle aussi, où non seulement il n'y avait aucune preuve contre l'accusé, mais où chaque jour l'accusé prouvait un peu plus nettement son innocence.

Gaston Rolland n'eut donc à répondre, à Grenoble, que du recel de déserteurs. On ne l'y condamnerait qu'à une peine accessoire. Chacun sait que les peines accessoires sont fictives et se confondent avec la peine principale. On serait donc indulgent pour lui à Grenoble, où on feindrait de le prendre pour un mannequin mané, depuis Orléans, par le malheureux Armand.

L'attitude du mannequin fut singulièrement fière, hardie et humaine. En pleine guerre, en plein conseil de guerre, il revendiqua le droit d'asile. Pour avoir donné à manger à ceux qui avaient faim, pour avoir abrité ceux qui avaient froid, pour avoir caché les pauvres égarés traqués par la loi folle et par les gendarmes inconscients, il fut condamné, indulgentement, à trois ans de prison. Les juges, généraux à bon marché, ne sont pas sévères dans les peines accessoires et, quand la prison ne doit pas être faite, ils ont la bonté de mesurer la dose.

Devant le quatrième conseil de guerre permanent du gouvernement militaire de Paris, Gaston Rolland répondait, quelques mois plus tard, des faits d'insoumission, de faux et d'usage de faux. Sur le premier point, voici comment il résuma lui-même sa défense : « Insoumis par principes, ayant reçu une éducation presqu'entièrement religieuse, ayant tout des lectures du grand Tolstoï, croyant plutôt à l'humanité qu'à la patrie, je me faisais un devoir de ne pas prendre les armes contre mes semblables. Je citais le commandement de la Bible : *Tu ne tueras point*. »

Sur les deux autres accusations, il expliquait : « A un insoumis, trois moyens étaient bons : 1° vivre de la prostitution d'une femme ou vivre sur le dos des camarades ; 2° faire le cambrioleur ou autres ; 3° avoir recours aux faux papiers. C'était le moyen le plus propre... l'unique moyen me permettant de vivre honnêtement de mon travail. »

Il prouvait sa probité et son travail régulier par des certificats. « Les patrons sont trop haut placés dans Marseille pour que l'on puisse douter de leur bonne foi, l'un d'eux étant conseiller municipal ; le second étant le plus grand fabricant de bijoux-or de France ; le troisième, le premier joaillier de Marseille. Je n'ai eu que des éloges d'eux. »

Bouchard, pour désertion, faux, usage de faux et intelligences avec l'ennemi, avait été condamné à cinq ans de prison.

Gaston Rolland, pour insoumission, faux et usage de faux, a été condamné, trois fois plus, à quinze ans ! Pourquoi le moins coupable est-il frappé trois fois plus fort que le plus coupable ? Parce que le moins coupable devant la loi est trop innocent, que dis-je ? trop admirable devant toutes les consciences. Malgré sa modestie touchante, Gaston Rolland sait la vraie cause de sa condamnation effroyable. Le conseil de guerre a été « heureux de frapper un homme ennemi du mal, de l'autorité, surtout de l'autorité militaire. »

Le quatrième conseil de guerre permanent du gouvernement militaire de Paris n'est plus le seul coupable dans l'affaire Gaston Rolland. Les condamnés de sa catégorie ont presque tous, quoique frappés moins cruellement, obtenu des diminutions de peine. Parce que Gaston Rolland est particulièrement humain, noble et généreux, le gouvernement lui a jusqu'ici maintenu ces paradoxes et mortelles quinze années de prison.

Bouchard est libre. J'en suis certain ; il a essayé, l'autre jour, de me rencontrer. La détention de Gaston Rolland en devient, s'il est possible, plus honteuse encore pour tous ceux qui, par action ou par omission, ont une part de responsabilité dans ce crime, l'un des plus infâmes de la guerre et de la prétendue après-guerre.

Vive Gaston Rolland ! A bas tout misérable qui contribue à maintenir en prison cet homme admirable et souffrant, ce Saint-Vincent de Paul laïque et, hélas ! tuberculeux ! Ne pas le relâcher, c'est essayer de le tuer. Il est vrai que ces gens-là n'en sont pas à un assassinat de plus ou de moins ; et il faut bien que des lâches manifestent lâchement, que des meurtriers manifestent meurtrièrement leur haine de la beauté morale.

HAN RYNER.

Amis ! Abonnez-vous... et faites-nous des abonnés

POUR COTTIN

Pour bien comprendre Emile Cottin, il faut se rappeler l'aube de 1919.

Avec l'armistice, les hommes s'orientaient des ornières de boue et de sang, avec l'espoir d'une route neuve où marcher joyeusement dans le soleil. Les esprits se grisèrent de projets généreux sans compter avec la fatigue des pauvres corps : après ces quatre années de sauvagerie servile. On voulait, on voulait, sans savoir comment... On s'imaginait le Paradis social pour tout de suite, dès le retour, sans efforts et sans complications, persuadé que le Monde Nouveau surgirait des catastrophes, par miracle ! « Ah ! quand la guerre sera finie !... » Ainsi les martyrs se paralysaient-ils d'espoir. Et les poils, avec des yeux féroces, se préparaient à des représailles justicières, sans songer que leur soit de sang s'était assouvie jusqu'à la nausée au service de la Patrie.

Mal au cœur, anémie des victimes. Aude et cynisme des bourreaux. En face d'une Révolution que l'on se contentait de rêver sans avoir l'audace de l'organiser et de la faire, voici la vieille Réaction triomphante sur son trône juché à la cime des innombrables charognes, voici Poincaré... Et voici, pour renforcer son règne de la poigne brutale du Dictateur civil, le théoricien de la Force pour la Force, le massacreur de Villeneuve-Saint-Georges, jaloux des lueurs militaires des ministres de la Grande Guerre au point d'en avoir semblé un moment, « défiliste », Clemenceau que Léon Daudet pousse au pouvoir pour bâillonner toutes les bouches de vérité, organiser la « Victoire » pour la plus grande « impunité » des « responsables », et assurer le « bon ordre » du retour, en un défilé digne du départ.

Brutalité gouvernementale et résignation populaire. Le prolétariat, avec la pensée, haletait sous la botte pesante. Aucune organisation ouvrière, aucun parti ne bronchait. La guerre allait donc se finir comme elle avait commencé : dans l'obéissance, dans la passivité, dans l'universelle lâcheté humaine.

Un enfant ne put supporter cette angosse que nous avons tous éprouvée. Il se figura que d'un geste individuel naitrait le grand assaut collectif. Il voulut donner un exemple : il voulut être le premier à lancer le poids de sa révolte sur le plateau de la balance faussée. Parce qu'il n'y avait pas, en ces temps d'assassinat et de censure, d'autre moyen d'exprimer sa pensée et son indignation, Cottin tira sur le tyran.

L'espoir du jeune homme était chimérique. Le coup de revolver n'eut pas la répercussion qu'il en attendait. Les fusils des hommes encore mobilisés restèrent silencieux. Et Clemenceau vivant, à peine blessé, allait utiliser cet attentat au service de sa vieille gloire.

Emile Cottin fut d'abord condamné à mort. Mais, quand le parolier de sa « victime » eut été minutieusement stoppé, et comme personne en France ne pouvait plus prendre au sérieux la « terrible blessure » du Tigre, on se décida à commuer la peine en celle de dix ans de détention.

En trois semaines, Cottin avait trouvé ce terrible châtiment pour avoir voulu frapper la guerre.

Pendant ce temps, l'assassin de Jaurès attendait encore qu'on le fît passer en Cour d'Assises. Ce ne fut que plusieurs mois après la condamnation de Cottin que Villain passa devant ses juges... pour y être acquitté, en remerciement d'avoir été un des bras qui frapperont lâchement la Paix agonisante.

Voilà deux jugements qui suffisent à condamner la Société qui les prononça.

Depuis quatre ans, Cottin subit la prison. D'abord au régime ordinaire des Maisons Centrales, il dut éprouver le contact des louches personnages qu'on lui infligeait comme compagnons. Des

pièges étaient tendus incessamment au jeune anarchiste, afin de pouvoir lui rendre la vie intenable en le poussant aux pires extrêmes de révolte. Alors Cottin fit la grève de la faim pour obtenir le régime cellulaire. Car cet être d'élite, cette nature exceptionnellement généreuse, préférait la solitude à la promiscuité des « mouchards » qu'on voulait lui imposer. Et voici près d'un an que notre jeune camarade subit avec courage l'effroyable régime qui en conduisit tant et tant à la folie.

Cependant, il ne perd pas espoir. Les lettres qu'il écrit à sa bonne maman sont pleines d'entrain, de plaisanteries même quelquefois, afin d'aider la pauvre femme dans son attente anxieuse.

Voilà l'exemple. Quelle leçon pouvons-nous en tirer, nous qui vivons à l'air, dans la lumière, avec notre possibilité d'agir parmi les hommes en tous lieux ?

A Cottin, le prolétariat doit tout. Si ce jeune homme a dû se sacrifier en 1919, n'est-ce pas parce que la foule des travailleurs restait inerte ? N'est-ce pas l'indignation du désespoir, devant la veulerie passive des masses, qui poussa les révoltés individuels à commettre leurs attentats ? N'était-ce pas aussi l'espoir de réveiller le peuple et de le soulever, derrière son acte, vers la révolution, qui anima le bras de Cottin ? Et n'est-ce pas la lâcheté commune, l'inconscience et l'organisation des exploités qui donne à des gouvernants l'audace de maintenir en prison celui qui ne tua pas Clemenceau.

Voici venue l'occasion pour le Prolétariat de réparer ses torts à l'égard de Cottin, de lui payer sa dette de sacrifice et de courage.

A l'heure où l'Union Anarchiste, poursuivant sa campagne pour l'Amnistie intégrale, appelle tous les travailleurs à la grande manifestation de rue de dimanche prochain, ils se souviendront tous, manuels et intellectuels, que si ce petit gars a dû risquer, par son geste solitaire, l'exécution capitale et s'il s'élève aujourd'hui en prison, c'est parce qu'ils n'ont pas su, eux-mêmes, en juillet 1914, refuser leurs bras à l'ordre d'assassinat, ni en 1919 retourner contre les mobilisateurs de la guerre les instruments de mort qu'ils en avaient reçus... Roteux devant cette conscience d'enfant, tous les hommes dont les yeux se sont enfin ouverts à la seule vérité qui compte : celle qui permet à la vie individuelle de s'affirmer contre toute autorité d'ordre social, celle qui fait opposer une violence réfléchie à la force légalisée, tous ceux qui, ayant pensé souvent à ce qu'a osé faire Cottin, ayant imaginé et peut-être même souhaité le succès de l'acte que Cottin n'a pas réussi, tous ceux qui, de près ou de loin, ont commis en imagination son « crime », tous ceux-là qui n'ont rien fait pour lui en épargner l'héroïsme solitaire, tous ces responsables de son geste de désespoir doivent aujourd'hui tenter l'impossible pour sortir Cottin de prison, et pour qu'il puisse jouir au moins de cette impunité dont nous bénéficions, nous qui sommes les plus « coupables ».

Libérons Cottin pour nous libérer nous-mêmes. En retrouvant Cottin, c'est sa propre conscience que le Prolétariat retrouvera. En faisant sortir de prison cet adolescent, nous rendrons à l'humanité la flamme d'une adolescence nouvelle. Il nous semblera que le meilleur de nos espoirs refluera à la Vie quand nous verrons de nouveau dans le soleil resplendir sa blonde tête, symbole d'anarchie vivante — au lieu de nous heurter à la tête de Mort ricanante d'un Poincaré, à la gueule tuméfiée d'un Clemenceau blanchi sous le harnois des vieilles haines, au grouin triomphant d'un Léon Daudet !

Sauvons Cottin, camarades, pour nous sauver de ce cauchemar !

André GOLOMER.



Comment s'étonner de l'obscurité de ces temps-ci ? Ceux qui tiennent toute flamme de beauté et de vérité, ceux dont le destin est d'alimenter incessamment des frissons de leur cœur et de leur esprit le foyer de conscience des hommes, ceux-là sont enchaînés, réduits à l'impuissance, jetés dans l'ombre des prisons.

Les animateurs de la Vie sont privés de vie.

Hommes qui souffrez comme nous de cette existence sans lumière, aidez-nous à briser les chaînes qui paralysent et meurtrissent les mains porteurs du flambeau libérateur.

Travaillez avec nous pour l'Amnistie !

POUR JEANNE MORAND

La condamnation de Jeanne Morand pour « intelligence avec l'ennemi » n'est pas seulement une injustice, c'est une bêtise.

Comment supposer, en effet, que des anarchistes sachant définir un métier à sa valeur actuelle, c'est-à-dire un moyen de gagner de quoi manger, subvenir aux premiers besoins matériels, aient risqué leur vie, leur liberté, pour une chose si facile à trouver : un gagne-pain. Et cela à l'heure même où les hommes s'entretenant, la main-d'œuvre est si recherchée.

Le métier d'espion, logique pour les patriotes, est bon pour les policiers. D'ailleurs, Jeanne Morand et Jacques Long, de l'avis même de leurs pires ennemis, avaient de l'argent dont la source est connue, sûre.

Il est donc mathématiquement impossible de soutenir contre eux cette accusation d'intelligence avec l'ennemi. Ils se souciaient bien de vos secrets d'Etat. Nous les connaissons tous, une fois pour toutes, vos secrets, Messieurs les assassins. Voulez-vous que je vous les cite ? Ils se résument en ceci :

Les chefs français aux officiers français :

« Attaquez les hommes, respectez les usines Krupp, Vendel et Compagnie. »

Les chefs allemands aux officiers allemands :

« Attaquez les régiments ; dévastez les tranchées. Respectez Vendel, Schneider et Cie. »

Vos secrets reviennent toujours à peu près à cela. Et nous serions assez bêtes pour nous y laisser prendre ? Ah ! mais non, Jacques Long et Jeanne Morand étaient vraiment trop intelligents !

J'entends encore Jeanne Morand dire : « Ces gens-là se font tuer pour sauver leur commode et leur buffet. » Oui, j'entends encore. C'était à Avignon, en septembre. Je revis les deux escarboucles dans le visage brûlé, tanné par le grand air, et rongé de fièvre — et son grand tablier noir. Je me rappelais la première fois où je l'avais vue et où je l'avais surnommée, à cause de ce grand tablier noir et de ce visage sombre, la missionnaire des femmes, de la défense avec

naïve. Elle essayait alors de grouiller, enthousiasme et foi. Car elle était une féministe. Non point de celles qui disent à leurs sœurs : « Je vous donne toutes les libertés, à condition que vous ayez la sagesse de ne point vous en servir », mais de celles qui osaient dire : « Attachez aux hommes et au monde imbécile vos libertés — et vivez fortement. »

Je retrouvais bien son intelligence lucide, presque froide, son attitude un peu raide, un peu dure, témoignant de son indomptable volonté. Et à la revoir ainsi forte et droite, je m'imaginais tout ce que je savais d'elle. C'était bien la femme capable, autrefois, de prendre à pleines mains le sabre au clair d'un flic, d'en faire un moulinet enfilé du sang de ses mains blessées pour sauver de la bagarre son compagnon Libertad. J'ai quelquefois entendu des hommes nous dire : « Vous auriez dû, vous autres femmes, au moment de la mobilisation, vous jeter sur les rails et empêcher les trains de partir. » J'ai ri parce que ces hommes perdaient vraiment trop, à mon avis, le sens de leurs propres responsabilités. Soyons francs, la femme n'est encore que l'esclave de l'homme, esclave d'un esclave, c'est entendu.

Qu'ils libèrent donc les femmes avant de leur demander du secours, j'ai ri quand les hommes parlaient ainsi, mais j'ai pensé : « Avec un millier de femmes comme Jeanne Morand, nous aurions pu arrêter les trains et les empêcher de partir. »

Continuant de m'adresser à ceux qui nous lisent, sans doute pour devenir meilleurs qu'ils n'ont été pendant la guerre, je leur dis :

Maintenant que vous savez qu'elle n'était pas une espionne, admettez que Jeanne Morand et Jacques Long aient été tous deux des « insoumis ». Oui, un homme, une femme, insoumis. Pouvez-vous imaginer toute la réalité de ces êtres qui, pour vous, ne valent guère mieux que des embusqués et portent de plus, au front, l'opprobre des lois que vous n'avez pas faites, mais que vous avez su si bien suhir et admettre ?

Réfléchissez et voyez la distance difficile à franchir qui sépare un déserteur d'un embusqué.

L'embusqué dit à ses frères : « Vous allez tuer, moi je resterai à l'abri et je vous aiderai à vous faire tuer. » Un déserteur, un insoumis n'est pas seulement l'homme qui évite la sottise de tomber sous les balles ou de devenir un assassin pour une bataille à laquelle sa conscience ne participe pas. C'est aussi celui qui, conscient du massacre toujours proche, supporte pendant cinq ans une atmosphère chargée de fièvre, de lucre, de cruauté, de sang d'une humanité en mal de mort.

Comment faire comprendre à tous ceux qui, n'ayant pas voulu la guerre, l'ont subie, la beauté de désertier ainsi en anarchiste, c'est-à-dire dans toute la sûreté de son droit de n'être ni victime, ni assassin, dans la pleine conscience quotidienne et tragique de l'immense turberie. Porter en soi le goût de la vie joyeuse et libre, l'espoir du divin qui est en tous les êtres et les voir ainsi se brayer, entrechoquer leurs os, mêler dans la turberie leur chair et leur sang. Voir les colonnes du meurtre encercler la terre. Entendre tous les jours ce que les hommes, en tous les pays du monde, mettent de bas espoirs et de folles illusions dans l'idée de patrie. Ne plus entendre d'humain que les cris de la faim par les pays ruinés. Quelques êtres, debout, ont supporté cela, et vous n'avez jamais imaginé leur force de résistance et leur supplice. La lutte d'un homme contre l'humanité en guerre m'a fait souvent penser à une lé-

gende qu'on raconte aux enfants en évoquant pour eux la Hollande, avec ses terres de sable pâle au-dessous du niveau de la mer, les lentes conquêtes de la terre sur la mer et de l'homme sur la terre. Voici : Il y a longtemps, très longtemps, les habitants de la côte avaient construit une muraille pour retenir l'eau, à la marée montante, et l'empêcher d'invalider les terres. Un jour, un petit garçon vit un trou dans la muraille et pensa : « Le trou est tout petit, mais si la mer entre par un trou, elle brisera la muraille et envahira notre dune et notre maison ». Alors il mit le doigt dans la muraille et appela au secours.

Imaginez-vous le doigt immobile et torturé ? La lutte est aussi inégale entre un homme et l'humanité en délire qu'entre un enfant et la mer grise...

Le déserteur engage cette lutte et supporte l'exil. « Mais l'exil, ce n'est rien pour vous, anarchistes, répondez-vous. Soyez tranquilles, il n'y a pas de frontière pour la férocity humaine et, si elle n'éclate point, elle est toujours là, prête à sourdre en quelque endroit. Au déserteur, il manque ce qui fait qu'on la supporte mieux dans le coin où l'on a vécu : quelque chose de connu dans l'air, dans le ciel, quelque chose de presque animal, une sûreté de la terre où l'on vit, quelque chose qu'on quitte et qui n'est responsable ni du départ ni de la guerre, et qui devient un mal pénible.

Pour celui qui veut vivre en sa beauté, dans un temps de laideur, la persécution vient vite, car l'homme peureux de sa propre liberté a su partout, en tous les coins du monde, se donner des chaînes. Hélas ! la terre promise n'est ni en deçà ni en delà des Pyrénées.

Jacques Long et Jeanne Morand ont connu cette conscience torturante, cette injustice et ces regrets. Ils ont parlé, ils ont supporté la prison, puis on les a livrés au gouvernement de « leur » patrie. Puis on les relâcha. Voici la guerre finie. Libres, mais traqués, ils ont trop connu, par toutes les routes, dans les rues, et même dans les maisons amies, le tourment d'être des prisonniers quand même. Ils ont vécu le supplice de l'espérance et le mal de promener, dans l'air calme, dans la lumière des survivants, des rennaissances, l'inquiétude de la mort à laquelle on voulait les condamner, l'inquiétude qui corrodait tous leurs désirs, toutes leurs joies ! Ils ont connu cela jusqu'aux limites de l'épuisement et de la folie...

Jacques Long s'est suicidé, Jeanne Morand est restée seule. Elle s'est livrée à la justice militaire. Quelle erreur ! n'est-ce pas ? C'est vrai.

Mais il vient, pour les êtres qui sont allés très loin et sont montés très haut sur les chemins de leurs espoirs et de leur volonté, un temps où l'espérance meurt, où l'on sent que la vie est la plus forte, parce qu'elle contient la mort, et où l'on renonce à lutter et à souffrir. Jeanne Morand en était à ce point le jour où elle s'est rendue, poussée d'ailleurs par quelques amis sûrs d'elle, mais trop ignorants d'un danger qu'ils ne sentaient point peser sur eux-mêmes. Et Jeanne Morand apprend maintenant cette autre vérité humaine que l'inquiétude et la souffrance, s'ils finissent, ne s'achèvent point avant la mort.

Sans même connaître le régime adouci des prisonniers politiques qui retrouvent les livres, derniers amis de l'homme, rejetés hors du mouvement de la vie sociale, de ses trépidations, de ses heurts, elle travailla, du travail forcé, au milieu des prisonniers, elle qui avait désiré avec enthousiasme et foi ardente le travail libre dans l'air libre, parmi des hommes et des femmes plus libres que vous et que moi.

Quand je songe à elle, et à Cottin, et à Gaston Rolland, il me vient pour vous tous et pour moi du dégoût qui monterait bien jusqu'à la haine.

HAUTECLAIRE.

Pour Dejaegher

Au moment où les camarades de la région parisienne vont manifester dans les rues de Paris, leur indignation des ignobles procédés de la magistrature et pour la libération des milliers de victimes de la vindicte bourgeoise, il est bon de leur faire connaître un de nos meilleurs militants du Roubaix, que le tribunal correctionnel de Lille vient de condamner, dans sa séance du 14 octobre, à un an de prison et à 2.000 francs d'amende, pour distribution de la brochure Cottin : Louis Dejaegher.

Dejaegher a roté à la coupe amère des souffrances précieuses ; il a connu jadis les bagnes d'Afrique ; il a souffert dans sa chair et dans son cœur au contact des ineptes brutalités des chouchous et des insouciances asservies. De retour à Roubaix, il manifesta depuis son ardent désir de révolte contre l'autorité et fut, avant-guerre, condamné comme gérant de notre organe anarchiste *le Combat*.

La guerre vint. Sa santé, délabrée par les misères de l'occupation allemande pendant laquelle il eut l'attitude courageuse et logique du militant anarchiste, lui interdit, à la fin des hostilités, de reprendre sa profession d'ouvrier du bâtiment. D'une probité scrupuleuse, animé du désir de servir quand même la propagande, Dejaegher fut le premier à faire le service du *Libertaire* et des brochures d'avant-garde ; mais la maladie le conduisit à plusieurs reprises à l'hôpital. Sa modestie, sa combativité, son dévouement à la cause sont un véritable apostolat.

Ignobles bourgeois qui reprochiez les condamnations antérieures de notre ami, vous n'avez pas n'avez pas voulu pas que la chourme nous rende un cadavre, nous devons nous opposer, même par la violence à son incarcération. Nous sommes solidaires de son action dans la diffusion de la brochure Cottin. Nous saurons prendre nos responsabilités.

Mocho MEURANT.

Ouvrages en prose 3 75 0 33